

0cm  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
:





DES BARREAU

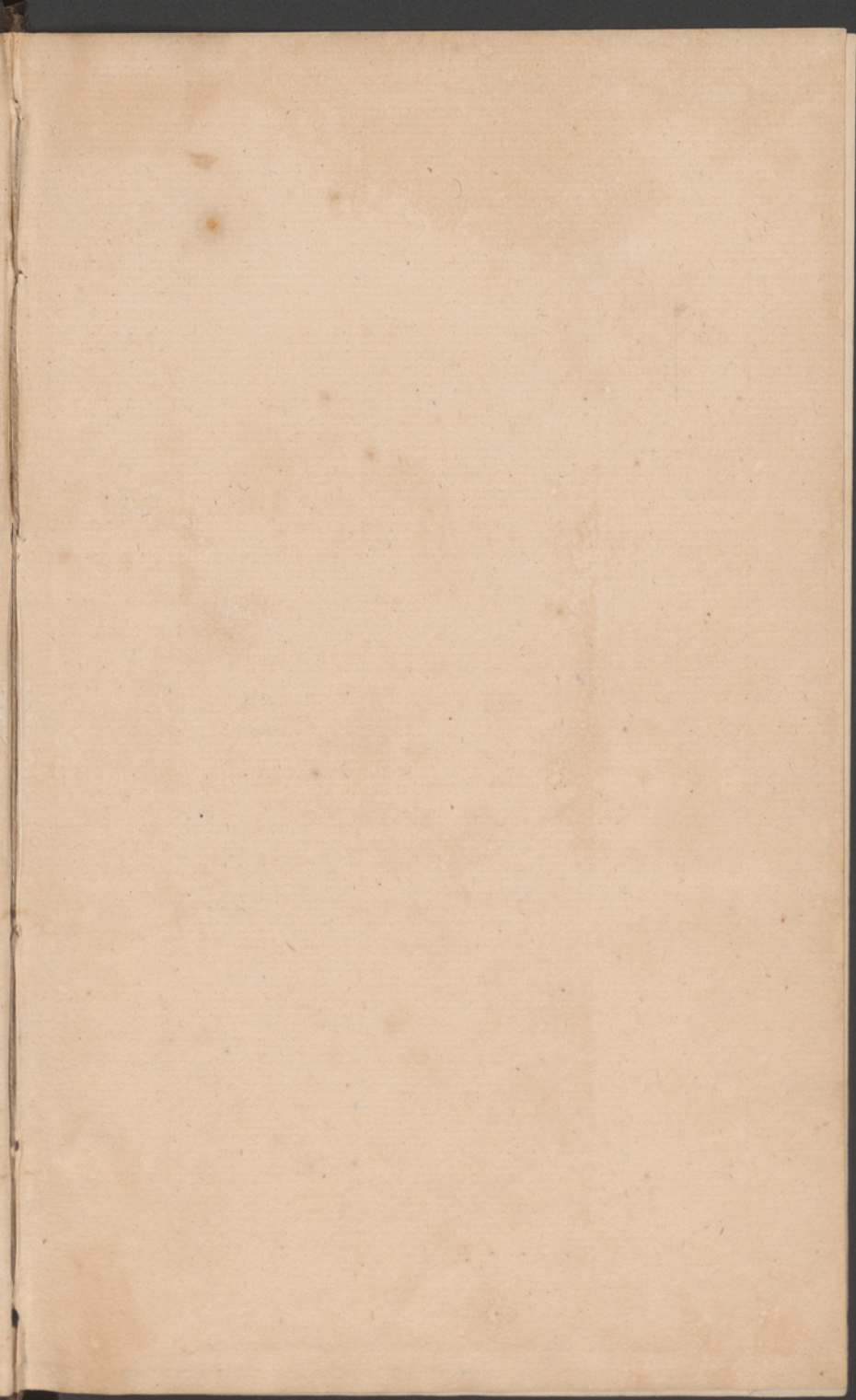
POÉSIES

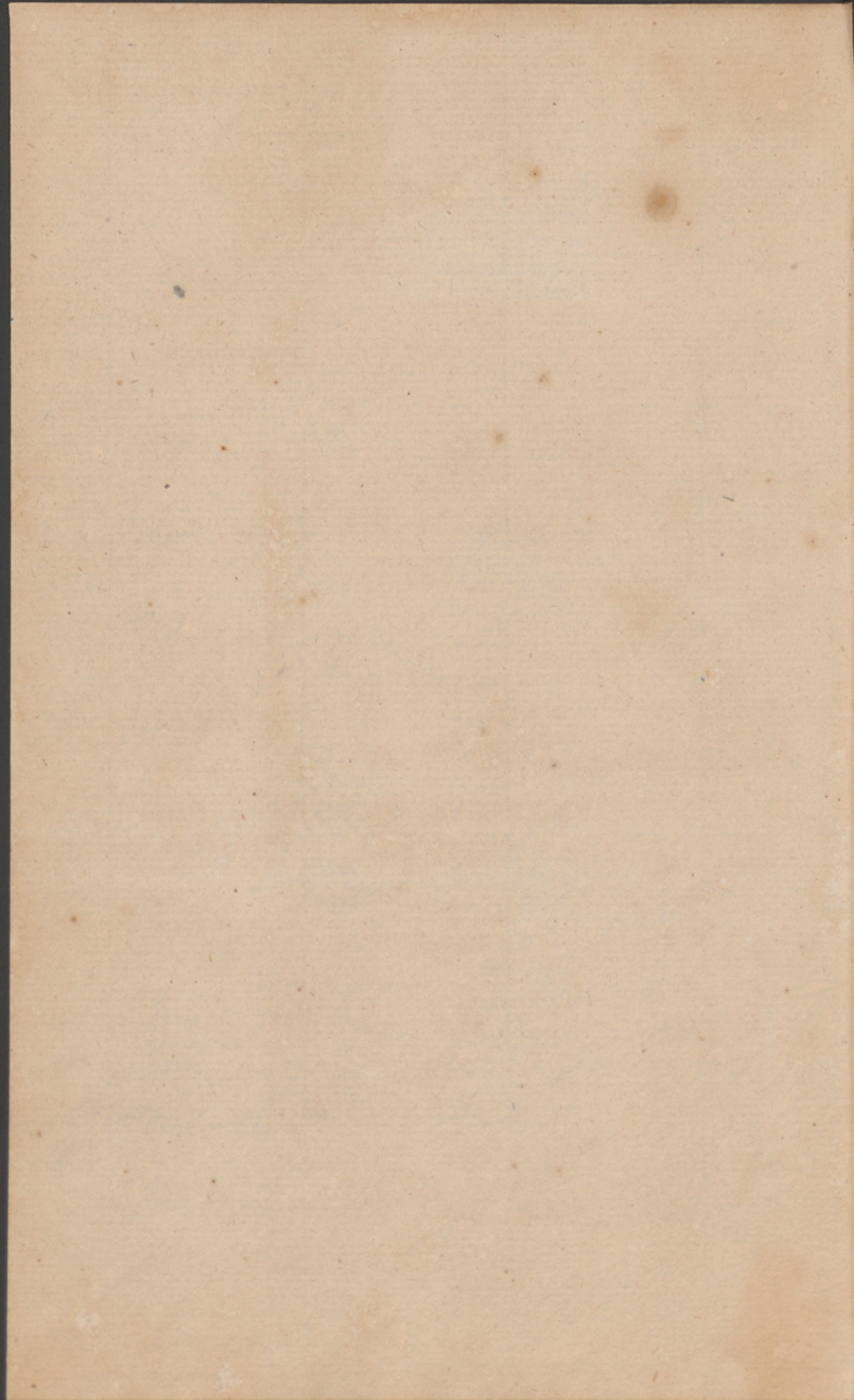
DIVERSES





1008

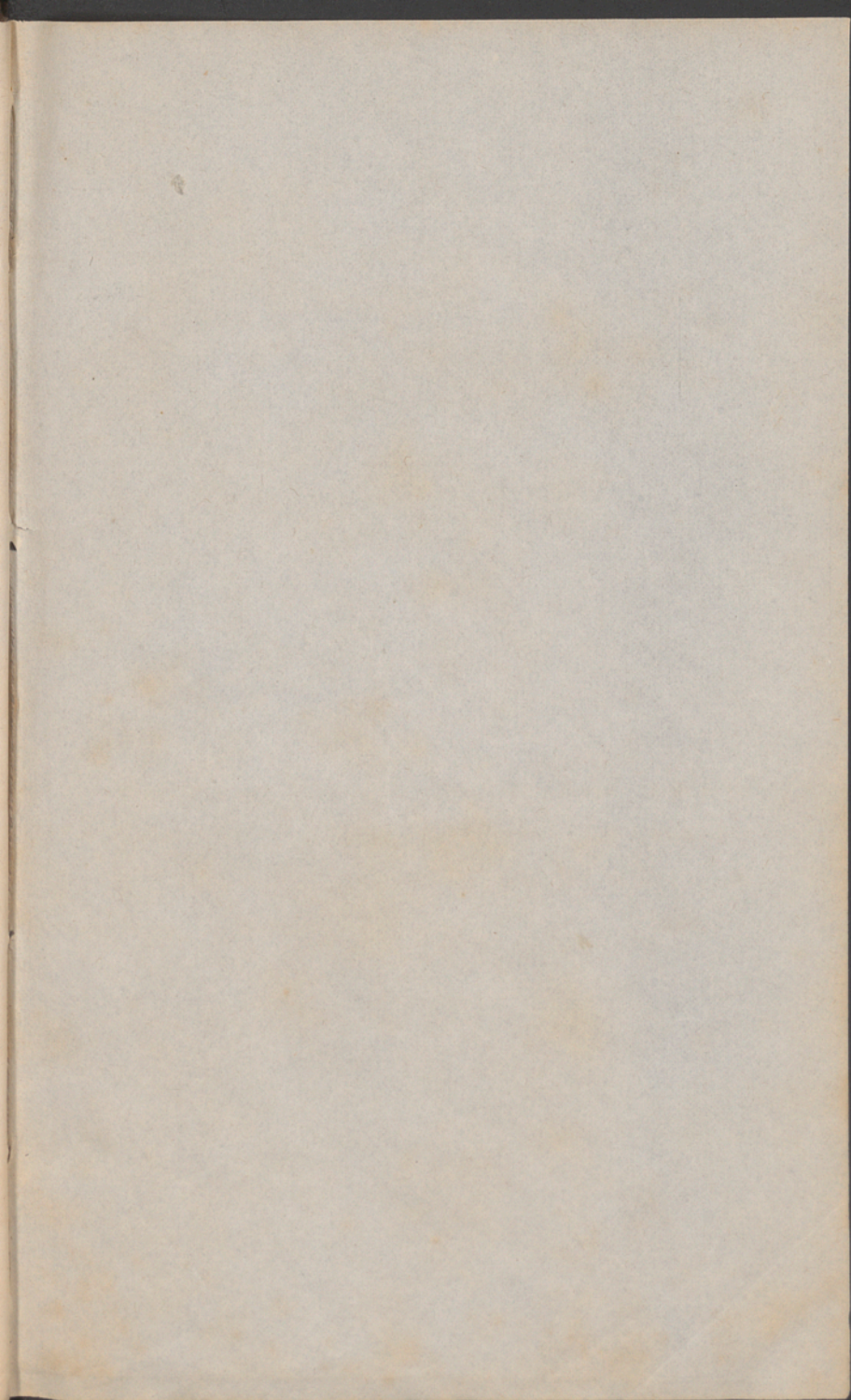






Bu Toulouse 1

By the way





---

---

# DIALOGUE

ENTRE un Officier de Garde nationale,  
arrivant du Couronnement,

*Et un ancien Baron des environs des Pyrénées.*

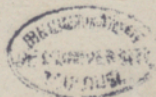
---

LE BARON.

Vous arrivez, Monsieur; c'est sans doute sans peine  
Que vous avez quitté les rives de la Seine,  
Pour venir parmi nous, paisibles casaniers,  
Dévorer vos ennuis au sein de vos foyers.  
Quoique opposés long-temps de goût et de système,  
Notre haine aujourd'hui, je présume, est la même;  
Et comme j'aimais trop et vous trop peu les rois,  
Nous pourrons à la fin nous entendre une fois :  
Nos deux opinions doivent être communes,  
Puisque nous éprouvons les mêmes infortunes.  
Ni vous, ni moi, mon cher, ne sommes satisfaits.

L'OFFICIER.

Nous le serons tous deux, si vous aimez la paix;  
Mais n' imaginez pas, dans votre âpre critique,  
Parce que j'ai jadis servi la république,  
Que le sceptre des rois aux mains d'un empereur,  
Offusque mes regards, et déplaise à mon cœur.



Le jour où le sénat conçut dans son génie  
Cette réforme heureuse , il sauva la patrie.  
Que demandaient , Monsieur , les peuples accablés ,  
A ces états fameux , à Versaille assemblés ?  
Députés vous et moi , nous avons connaissance  
Du vœu bien prononcé qu'avait formé la France :  
« Allez , nous disait-on , à la source du mal ;  
» Qu'on ne gémissé plus sous le joug féodal !  
» Faites que le clergé , moins puissant , plus docile ,  
» D'accord avec le roi , nous prêché l'Évangile ,  
» Et sans contrarier le souverain pouvoir ,  
» Ne touche point au sceptre , et garde l'encensoir ;  
» Qu'aucun ordre sur-tout ne soit héréditaire ;  
» Que le monarque seul transmette comme un père ,  
» A ses neveux , le droit de régir ses états.  
» Etayez l'édifice , et ne l'ébranlez pas ;  
» Rappelez-nous les mœurs , l'esprit , l'usage antique  
» Qu'aux vainqueurs des Gaulois traçait la loi salique.»  
Le peuple demandait qu'on fit cela pour lui ;  
Ce qu'il voulait alors , on le fait aujourd'hui.

L E B A R O N .

Le peuple l'a voulu ! vous le lui faites dire.  
A tout cela , Monsieur , je ne puis pas souscrire.  
Avez-vous pu penser , avec ces beaux propos ,  
Que j'abandonnerais tous mes droits féodaux ,  
Et que je soumettrois mes forêts , mes garennes ,  
Mes boulingrins anglais , mes parcs et mes domaines ,  
A ce honteux tribut qu'on appelle foncier ,  
Ainsi que les sillons d'un simple roturier ?

L'ordre de Malte entier, les mortiers, les chapitres,  
 Mes champarts, mes créneaux, mes vassaux et mes titres,  
 Vous voulez tout détruire, et que tout soit perdu ?  
 Je ne puis pas avoir cet excès de vertu.

## L' O F F I C I E R.

On doit peut-être, hélas ! à cette résistance,  
 Les fléaux qui dix ans ont désolé la France :  
 C'est la source des maux où nous fûmes plongés.  
 Le roi, faible, nourri de tous vos préjugés,  
 Laissa voir bien souvent des entrailles de père.  
 Ce prince qu'on aimait manqua de caractère,  
 Aux vœux de ses sujets ne sut pas se plier ;  
 Aussi, souvent lui-même entendit-il crier :  
 « Défenseurs de nos droits, servez votre patrie ;  
 » Des Bourbons, il le faut, changez la dynastie :  
 » Les trop nombreux flatteurs qu'ils gardent autour d'eux,  
 » Ne souffriront jamais qu'ils nous rendent heureux. »  
 L'avis vous semblait dur, il étoit nécessaire.  
 Eh bien ! voilà, Monsieur, tout ce qu'on vient de faire.

## L E B A R O N.

J'en conviens : mais mon cœur conservoit un espoir,  
 Que d'après ce qu'on fait, je ne dois plus avoir.  
 A cet ordre nouveau, si l'on veut me contraindre,  
 Sur mon palier au moins j'ai le droit de me plaindre.

## L' O F F I C I E R.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, Monsieur, vous plaindriez-vous ?  
 Soyez juste : de quoi s'agit-il entre nous ?  
 Le meurtre d'un lapin ne met plus aux galères.

Vous n'avez plus vos bancs, vos baillis, vos chimères...  
 Laissez là vos erreurs; faites qu'à vos vertus  
 On rende les honneurs que vos noms ont perdus.  
 Vos aïeux furent grands, soyez-le par vous-même ;  
 Si ce n'est votre rang, que ce soit vous qu'on aime.  
 Vous semblez désirer de revoler aux pieds  
 Des enfans des Valois, ces princes oubliés  
 Que poursuit la fortune, et que le sort promène  
 Des bords de la Vistule à ceux du Boristhène.  
 Vous ne le pensez pas; vous aimez trop la paix,  
 Vous êtes trop jaloux du bonheur des Français,  
 Pour vouloir rallumer dans nos champs, dans nos villes,  
 Les brandons étouffés des discordes civiles.  
*Marcellus* a lui seul calmé tous les partis ;  
 Il nous ramène au point d'où nous sommes partis.  
 Et ce repos heureux, cette paisible rive,  
 Dont nos vœux poursuivaient l'image fugitive,  
 Nous y sommes enfin. Que voulions-nous de plus ?  
 Le héros qui ferma le temple de Janus,  
 Sur les abus détruits, qui releva le trône,  
 Mérite seul, Monsieur, de porter la couronne.  
 Réfléchissez enfin : où seriez-vous sans lui ?  
 Allant chez l'étranger mendier un appui,  
 Sans espoir bien souvent d'y trouver un asile,  
 Voguant de port en port, errant de ville en ville,  
 Demandant un repos que vous ne trouviez pas,  
 Il vous a rappelé dans nos heureux climats :  
 Vous avez retrouvé vos toits héréditaires,  
 Vos amis, vos enfans, le tombeau de vos pères ;  
 Et quoi que vous deviez à ce prince aujourd'hui,



Vous n'osez, dites-vous, vous prononcer pour lui.  
 Rougissez seulement, et rentrez dans vous-même.  
 Ne pas l'aimer, Monsieur, c'est commettre un blasphème;  
 Aux plus exaspérés j'en ai fait convenir.  
 S'il ne fût survenu, qu'allions-nous devenir ?  
 Des conseils divisés, d'incohérens pentarques,  
 Qui ni guerriers, ni chefs, ni maîtres, ni monarques,  
 N'osant ni reculer, ni dépasser le seuil,  
 Allaient de chute en chute, et d'écueil en écueil:  
 Aujourd'hui tel parti triomphant de tel autre,  
 Rêvait le bien public, sans veiller sur le nôtre.  
 Tout le monde parlait du peuple et de ses droits,  
 Et pour mieux les enfreindre, analysait les lois.  
 Sans ce vainqueur puissant, sans son heureux génie,  
 Hélas ! nous n'aurions plus ni foyers, ni patrie ;  
 Vous et moi nous serions réduits à dévorer  
 Nos pleurs, si même encor on nous laissait pleurer.

## L E B A R O N .

Je vois qu'à vos désirs il faut que tout s'ajuste ;  
 Mais peut-on exiger, Monsieur, sans être injuste,  
 Qu'un noble *qui fournit deux fois seize quartiers*,  
 Adopte tous vos plans et vos goûts roturiers ?  
 Je sais que nous devons de la reconnaissance,  
 Tout aussi bien que vous, au sauveur de la France ;  
 Mais, malgré votre humeur, je voudrais bien savoir  
 Si vous pouvez penser qu'il soit doux de déchoir.

## L' O F F I C I E R .

La chose, je le vois, est difficile à croire . . . .

D'Irons-nous à Paris (1), avez-vous lu l'histoire ?  
 Méditez le bon sens des *Lomberts* du Jura ;  
 C'est un excellent livre , il vous éclairera.  
 Sa logique est solide et sa morale est saine ;  
 Il portera le jour dans votre ame incertaine :  
 Vos doutes , j'en suis sûr , se vont évanouir.

LE BARON, *bas à l'oreille de l'Officier.*

Je l'avais commencé , je n'ose le finir.  
 Vous l'avez dit ; j'ai craint, Monsieur, qu'il ne m'éclaire,  
 Et prouve que j'ai tort de me mettre en colère.  
 Je vois déjà beaucoup s'affaiblir mon courroux ,  
 Lorsque je cause un peu trop long-temps avec vous ;  
 Je n'ose même plus dire ce que je pense ;  
 Vous êtes captieux avec votre éloquence.  
 Je ne discute plus quand on parle à mon cœur.

L' O F F I C I E R.

C'est que l'on vous connaît pour un homme d'honneur ;  
 Et malgré vos écarts , comme votre ame est pure ,  
 De ce que nous faisons vous verrez la droiture.  
 Le feu gagnait , il eût consumé la maison.  
 Tout est sauvé , mon cher : le sénat a raison.  
 Que de larmes de moins , si , sans démagogie ,  
 On eût quinze ans plutôt changé la dynastie !

---

(1) Irons-nous à Paris ? ou la Famille du Jura , etc. , excellent ouvrage dont , malgré la modestie de son titre , on a fait cinq éditions en quinze jours.

( 7 )

LE BARON.

Vous dites quelquefois des mots assez heureux ;  
Mais vous m'avez appris à me défier d'eux.  
Je vais pourtant , Monsieur , parcourir la brochure  
Dont vous me conseillez d'achever la lecture.

L' O F F I C I E R.

Bien ! et venez porter , en confondant nos voix ,  
Un *toast* à l'empereur , chez nous le jour des rois.

LE BARON , *en lui serrant la main.*

Tope ! et qu'ainsi par-tout on se réconcilie ,  
Puisqu'on peut à présent fêter l'Épiphanie.

F I N.



1870

(163)

NOV 20 1870

RECEIVED OF THE  
TREASURY DEPARTMENT  
THE SUM OF

ONE HUNDRED

DOLLARS AND NO CENTS  
FOR

RENT OF OFFICE  
FOR THE YEAR

1870

